

Per Petterson : quelques infos, quelques articles

=> Bio rapide – Ses œuvres

=> « Per Petterson, un roi en Norvège », Marianne Payot, *L'Express*, 24 septembre 2010

=> Sur *Pas facile de voler des chevaux* :

- Avis de l'auteur sur la traduction anglaise de *Pas facile de voler des chevaux* meilleure à ses yeux que son propre texte...
- Marine Landrot, *Télérama*, 11 novembre 2006
- Mathieu Lindon*, *Libération*, 31 août 2006, « Son nom est Petterson »
- Extrait d'une interview (pour qui lit l'anglais) par Joy E. Stocke, *Wild River Review*, septembre 2011

=> Sur *Maudit soit le fleuve du temps* : Mathieu Lindon*, « Petterson navigue au bord de la mère », *Libération*, 16 septembre 2010

=> Sur *Je refuse* : Mathieu Lindon*, « Petterson, un refus digne de ce non », *Libération*, 22 octobre 2014

=> Per Petterson répond à la question « Quels sont les trois livres que vous emporteriez sur une île déserte ? », *Bibliothèque idéale du naufragé*, Françoise Armanet, Flammarion, 2015

* Écrivain lui-même, fils de l'éditeur Jérôme Lindon et cousin de l'acteur Vincent Lindon, Mathieu Lindon chronique systématiquement Per Petterson dans *Libération*

Bio rapide

- Né en 1952 à Oslo (Norvège).
- A 18 ans veut être écrivain. Ouvrier, libraire (pendant 12 ans), traducteur et critique littéraire avant de se tourner vers la littérature à temps plein.
- Sa vie privée a été marquée par la disparition de ses parents (père, mère, jeune frère, nièce) en 1990, au cours du naufrage d'un ferry entre Oslo et le Danemark.
- Il habite aujourd'hui un petit village norvégien isolé avec sa deuxième femme.
- Il cite l'écrivain Knut Hamsun et Raymond Carver parmi ses influences. Il a traduit en norvégien John Fante.
- Ses premiers textes sont des histoires courtes ou nouvelles. Puis il publie un roman, *Til Sibir* en 1996 ([Jusqu'en Sibérie](#))
- Il a depuis publié 5 autres romans, dont le plus connu en Norvège, mais aussi en France (car dès sa parution valorisée par le journaliste médiatique Patrick Poivre d'Arvor) est *Pas facile de voler des chevaux* (2003). Ce livre gagne plusieurs prix littéraires : Den norske Kritikerprisen, Independent Foreign Fiction Prize, prix littéraire européen Madeleine Zepter, International IMPAC Dublin Literary Award. Il a également été choisi comme l'un des dix meilleurs livres de 2007 par le New York Times.
- Per Petterson fait désormais partie des écrivains norvégiens traduits dans plus de cinquante langues différentes.

Ses livres publiés

1987 – *Aske i munnen, sand i skoa*, nouvelles traduites en anglais seulement en 2013, *Ashes in my mouth, sand in my shoes*.

1989 – *Ekkoland*

1992 – *Det er greit for meg*

1996 – *Til Sibir* ([Jusqu'en Sibérie](#)), traduction de Terje Sinding aux éditions Circé, 2002.

2000 – *I kjølvannet* ([Dans le sillage](#) Dans le sillage), traduction de Terje Sinding aux éditions Circé, 2005

2003 – *Ut og stjæle hester* ([Pas facile de voler des chevaux](#)), traduction de Terje Sinding aux éditions Gallimard, 2006

2004 – *Månen over Porten*

2008 – *Jeg forbanner tidens elv* ([Maudit soit le fleuve du temps](#)), traduction de Terje Sinding aux éditions Gallimard, 2010

2012 – *Jeg nekter* ([Je refuse](#)), traduction de Terje Sinding aux éditions Gallimard, 2014

« Per Petterson, un roi en Norvège », Marianne Payot, *L'Express*, 24 septembre 2010

Adulé dans son pays, Per Petterson sort son sixième roman. L'Express a rendu visite à ce maître de l'exaltation de la nature et des sentiments.

Il fut un temps où la Norvège n'était pas encore noyée dans le pétrole, où la population, pauvre petite sœur du peuple suédois, s'activait dans les champs et les usines. Per Petterson, 58 ans, dont Gallimard publie ces jours-ci le très beau sixième roman, **Maudit soit le fleuve du temps**, est la mémoire de cette époque pas si lointaine. Fils d'un ouvrier et d'une camarade venue du Jutland, au Danemark voisin, Petterson est désormais une star dans son pays. Un drôle de pays, véritable paradis pour les écrivains - 93 % des citoyens déclarent avoir lu un livre en 2009 - qui y sont autant choyés qu'acclamés.

Depuis 1986 et un premier recueil de nouvelles, Petterson a récolté nombre de prix littéraires et vendu quelque 100 000 exemplaires de son roman phare, **Pas facile de voler des chevaux** (plus qu'honorable eu égard aux 4,7 millions de Norvégiens) traduit en 47 langues. Revers de la médaille, la presse a débarqué en masse dans sa charmante ferme blanche perchée sur une colline à 100 kilomètres au sud-est d'Oslo, où Per et sa seconde femme, la blonde Pia, ont émigré il y a treize ans. "Très vite, les journaux n'ont plus parlé que de notre maison, de nos moutons, de nos chats et de notre chien, à peine de mes livres, confie, mi-amusé, mi-accablé, le gentleman-farmer, bésicles sur le nez et sabots aux pieds, alors, aujourd'hui, nous refusons tout, sauf la presse étrangère."

Nous voici donc autour d'une table jonchée de gâteaux, de **waffles** (gaufres), de fromage de chèvre couleur marron et de sandwiches. Dans un anglais impeccable, l'homme raconte les quelques minutes passées, à 18 ans, à l'université - *j'ai compris que, si j'y restais, je n'écrirais jamais - son travail à la poste, puis ses cinq années à l'usine* - j'en suis parti quand les patrons m'ont proposé de monter en grade - et enfin la librairie où, en autodidacte, il parfait son éducation littéraire, avalant Simone de Beauvoir et Victor Hugo (en anglais), Charles Bukowski ou Per Olov Enquist. Sa mère aussi était une lectrice avide. A peine avait-elle eu le temps de lire **Echoland**, le premier roman de son fils, et de lui dire : "Tu peux faire mieux", qu'elle disparaissait dans le naufrage du ferry d'Oslo à Frederikshavn, le 7 avril 1990 au petit matin, en compagnie de son mari, de l'un de ses quatre fils et d'un petit-fils.

Un drame qui marqua durablement Per Petterson. On retrouve ainsi, au fil de son œuvre, outre la nature, omniprésente et merveilleusement décrite, la figure maternelle (**Jusqu'en Sibérie**), le père (**Pas facile de voler des chevaux**), les catastrophes maritimes (**Dans le sillage**) et aussi, et surtout, un certain Arvid Jansen. "Il n'est pas mon alter ego mais mon cascadeur, explique Per. Il fait tout ce que je fais, mais de manière plus excessive et en plus condensé." Après le succès fracassant des "**Chevaux**", en 2003, et la cessation de ses activités professionnelles, Per s'est retrouvé angoissé, tétanisé devant la feuille blanche. Cinq ans plus tard, il publiait **Maudit soit le fleuve du temps**, son "roman préféré", dit-il. (...)

Avis de l'auteur sur la traduction de **Pas facile de voler des chevaux en anglais** meilleure qu'en norvégien

« Sometimes I think the English version is better than the Norwegian. I got the audiobook recently, with an American actor reading it, and I found myself thinking, "That's good." Then I thought : "Oh. I wrote it." It's the same book, but then again it's another book. » ([Le Guardian](#), interview par James Campbell, 03/01/ 2009)

« **Pas facile de voler des chevaux**, Per Petterson », Marine Landrot, *Télérama*, 11 novembre 2006

C'est un roman sur l'emprise, cette perversion qui transforme l'amitié en manipulation, la paternité en vampirisation. Sexagénaire solitaire, bergmanien en diable, Trond ressasse ses souvenirs dans une maison isolée. Ces éclats de mémoire donnent des chapitres oxygénants et durants comme des randonnées à pied. La nature y est omniprésente : les arbres assistent aux cruautés des enfants, les blés s'effacent sous les premiers émois amoureux, les rivières attisent les rivalités masculines. Parmi les traumatismes du passé, des morts, fulgurantes et injustes : un oisillon écrasé dans l'œuf par les doigts crasseux d'un gamin, un enfant fusillé par accident. De ces souvenirs-écrans, Trond veut faire des souvenirs clés susceptibles de déverrouiller une vieillesse qui s'annonce trop noire. Le talent de Per Petterson tient à son sens de la lumière. Il sait traquer l'homme tapi dans l'ombre pour lui faire goûter la beauté du jour. Il y a du Brautigan chez cet auteur norvégien, sensible au lyrisme étouffé qui agite chaque être.

Son nom est Petterson, Mathieu Lindon, Libération, 31 août 2006

« Début novembre. Il est neuf heures. Les mésanges viennent se cogner à la fenêtre. Un peu assommées, il leur arrive de reprendre leur vol, mais parfois elles tombent et se débattent un moment dans la neige fraîche avant de retrouver l'usage de leurs ailes. Je me demande ce qu'elles peuvent bien venir chercher chez moi. Je jette un regard par la fenêtre donnant sur la forêt. Près du lac il y a une lueur rouge au-dessus des arbres. Le vent se lève. Je vois la forme du vent sur l'eau. »

Tel est le début de *Pas facile de voler des chevaux*, le troisième roman traduit en français du Norvégien Per Petterson. Parfois, un romancier a avec ses personnages le même rapport compliqué, embrouillé, qu'on peut avoir avec sa propre existence. Le narrateur a soixante-sept ans en l'an 2000. C'est dire qu'il était un enfant, un adolescent durant la Seconde Guerre mondiale. Dans sa sobre retraite (où l'accompagnent cependant quelques romans de Dickens), il se souvient de cette période, pour diverses raisons dont l'une est qu'il vient d'identifier un de ses voisins qui était déjà un voisin à l'époque et qui a vécu une aventure épouvantable qu'on va peu à peu découvrir, de même que le narrateur sera confronté à ses propres secrets familiaux et au rôle de son père durant le conflit. L'éditeur ne donne pas, en quatrième de couverture du livre, la date de naissance de l'auteur. De sorte qu'il est permis de penser que se glissent dans le roman des éléments purement autobiographiques. La chronologie le rendra bientôt impossible, mais, aujourd'hui, il n'y a pas encore d'in vraisemblance à ce qu'un auteur vivant évoque des éléments réels et dont il a vraiment été l'acteur (ou le spectateur) durant les années 1939-1945. *Inconnu à cette adresse*, de Kressmann Taylor, et *l'Ami retrouvé*, de Fred Uhlman, ont joué avec émotion sur cette ambiguïté qui teinte de réalité le romanesque de leur œuvre. *Pas facile de voler des chevaux* le fait à sa manière. Le titre vient de l'expression que le narrateur emploie abusivement quand, avec un ami, il emprunte des chevaux pour une promenade. Il ignore alors que son père lui donnait un autre sens en pleine guerre, quand ces mots étaient un mot de passe.

En fait, Per Petterson est né en 1952 à Oslo, ainsi que le précise la notice donnée par les éditions Circé qui ont traduit en 2002 et 2005 deux (très bons aussi et également très bien traduits par Terje Sinding) précédents romans du Norvégien, *Jusqu'en Sibérie* et *Dans le sillage*. Le narrateur du premier est une narratrice dont le frère est un être à ses yeux hors du commun, et ce sexe empêche de confondre l'auteur avec le personnage. *Dans le sillage*, dont l'intrigue tourne autour de l'incendie meurtrier d'un ferry entre la Norvège et le Danemark en 1990, a comme narrateur un écrivain à la dérive. Il a du mal à écrire mais, rapidement, ouvre le fichier « Nouveau livre » de son Mac et en cite le premier paragraphe : « Début novembre. Il est neuf heures. Les mésanges viennent se cogner à la fenêtre. » Et ainsi de suite : toutes les phrases citées en tête de cette chronique s'y retrouvent. Mais aucun lecteur contemporain de *Dans le sillage* ne pouvait savoir que ce serait vraiment le début de *Pas facile de voler des chevaux*, puisque, à l'époque, ce dernier roman n'existait pas. Après sa citation de son « nouveau livre », le narrateur de *Dans le sillage* continue : « En écrivant je pénètre dans un futur possible. Alors la première chose à faire, c'est de regarder, regarder un lieu entièrement différent. »

Il y a chez Per Petterson une délicatesse des sentiments, un don de description des événements climatiques et narratifs qui fait penser à une école nordique contemporaine à laquelle appartiendrait aussi Jens Christian Grøndahl, l'auteur de *Bruits du cœur* et *Virginia* (chez Gallimard également). Des passages magnifiques disent la coupe des arbres, le transport du bois sur un fleuve qui a naguère secrètement transporté des êtres humains. Vers la fin de *Pas facile de voler des chevaux*, sa fille, aujourd'hui adulte, vient rendre visite au narrateur. Elle lui rappelle comme il lui lisait *David Copperfield* lorsqu'elle était enfant, et dit comme elle avait été frappée par le début : « *Deviendrai-je le héros de ma propre vie, ou bien cette place sera-t-elle occupée par quelqu'un d'autre ? A ces pages de le montrer.* » Elle commente : « *Ce début m'a toujours fait peur, parce qu'il laisse entendre que nous ne serons pas forcément le personnage principal de notre propre existence. Je ne comprenais pas comment ça pouvait être possible, une horreur pareille : une sorte de vie fantôme où je serais réduite à contempler celle qui aurait pris ma place, à la haïr et à l'envier sans rien pouvoir faire, puisque, à un moment ou à un autre, je serais tombée de ma vie comme on tombe d'un avion. Et je m'imaginais flotter dans les airs sans pouvoir regagner mon siège, où une autre était assise à ma place. Pourtant, c'était mon siège, et j'avais mon billet à la main.* » Le narrateur, qui ignorait que sa fille avait jamais pu penser ça, dit encore : « *Mais elle n'imagine pas le nombre de fois où j'ai pensé exactement la même chose en lisant les premières lignes de David Copperfield.* »

Per Petterson, *Pas facile de voler des chevaux*. Traduit du norvégien par Terje Sinding. Gallimard, « Du monde entier », 248 p., 16,50 euros.

Interview, par Joy E. Stocke, *Wild River Review*, septembre 2011 (extrait à propos de *Pas facile de voler des chevaux*)

The title of your book, *Out Stealing Horses*, carries a double meaning, whose significance is revealed as the story unfolds. How did the Nazi Occupation of Norway translate into the plot of your novel?

Well, like I said, I do not plan, so that double meaning came up when I needed it. That is disappointing to some readers, I know. But for me it shows the strength of art. It is like carving out a sculpture from some material. You have to go with the quality of the material and not force upon it a form that it will not yield to anyway. That will only look awkward.

Early in the book, in the 1948 part, I let the two fathers (of my main characters, Jon and Trond) have a problem with looking at each other. And I wondered, why is that?

So I thought, well, it's 1948, only three years after the Germans left Norway. It has to be something with the war. And then I thought, shit, I have to write about the war. You see, I hate research.

Well, take it easy, I thought, something will eventually turn up. And it did.

When you are of my generation, you have heard stories about the German occupation most of your life.

At the age of sixty-seven, Trond, the main character in *Out Stealing Horses*, has gone to the forest in an effort to reconstruct the story of his life. To reconstruct that story, he must do so in the context of his father's story. Your portrait of father and son was poignant and compelling. What were you aiming to achieve in creating that relationship?

I don't think Trond really wants to reconstruct his life. I think he wants to get away from it all, and just live in some Buddhist way, doing ritual things to mark the passing of time. But then, when he meets his new neighbor, he cannot avoid it because a blast from the past hits him.

In my previous book, *In the Wake*, there was a father-son relationship full of misunderstandings, a shyness, and general unwillingness to understand, at least on the part of the son. And then, in the new book, I wanted it to be clear from the first page that the father and the son loved each other, clear to us, and clear to them, too. And that when the book ended, it would still be so.

I did not know at the time how the book was going to develop. And of course neither did I know what kind of price would be paid to sustain this kind of love.

The father is never given a name.

I do that often. In *To Siberia*, my female heroine has no name. Some characters just resist being named. They are who they are, not what they're called. Trond's father is the father. Although he is a full man, maybe even a beautiful man to many others. He is here simply in the capacity of a father, not "Frank," or "Johnny," or whatever.

You portray two sets of twins. One set are the sons of the father's lover. One set are the brothers of Trond's mother. In each set, one brother dies. Can you talk about those relationships?

I cannot really. In a way those two sets of twins are there to make the book symmetrical. Early in my life, I was very grateful for not being a twin, because I knew that one of us would have to die, and it probably would be me. It was my firm belief. I don't know where I got it from.

Trond's mother does not appear as a character until the very end of the book. And yet she is much stronger than one might think. Why did you wait until the end to introduce her?

It was not her book. I mean it.

But then, when I knew I was close to the end, I realized that she too, of course, had been so badly and unexpectedly betrayed. I thought it was unfair not to let her have her fifteen minutes. And I don't mean in the Andy Warhol way. I mean to really be there, to make some difference, to be somebody. And she did, I think.

You have won numerous awards for your work. In 2006, *Out Stealing Horses* won the British Independent Foreign Fiction Prize, which gained you a wider audience. You've been traveling the globe lately. How has that affected your writing schedule?

It has been very damaging, to tell you the truth! It has been hard to concentrate for any length of time. My only excuse is that I didn't know it would come to this, when I started to say yes to so many requests. Of course, it has been an honor, and a lot of fun, too.

« **Petterson navigue au bord de la mère** », Mathieu Lindon, [Libération](#), 16 septembre 2010

« Ces événements se sont déroulés il y a plusieurs années » : la première phrase de *Maudit soit le fleuve du temps* fait penser à celle inscrite sur l'écran en tête de chaque épisode de chaque saison de *24 heures chrono*, « ces événements se sont déroulés entre huit heures et neuf heures du matin » (et ainsi de suite). Pas l'ombre d'un Jack Bauer, cependant, dans le quatrième roman traduit (après *Pas facile de voler des chevaux*, aussi chez Gallimard, et *Jusqu'en Sibérie* et *Dans le sillage*, aux éditions Circé) de Per Petterson, né à Oslo en 1952. Ici, la brutalité se cache sous une délicatesse infinie et il n'y a pas besoin d'une succession de coups de théâtre pour que naissent des aventures si romanesques qu'un suspense diffus les accompagne. C'est que ce n'est pas par la torture qu'on trouvera des réponses aux questions posées par *Maudit soit le fleuve du temps* : Qu'est-ce qu'un événement ? Qu'est-ce que se dérouler ? Qu'est-ce que plusieurs années ?

Dès la première page, la mère du narrateur, fumeuse et buveuse, même si elle ne raffole pas des whiskies les plus réputés, apprend qu'elle est atteinte d'un cancer à l'estomac. « Sa première réaction fut de se dire : Pendant des années, quand les gosses étaient petits, j'ai passé des nuits entières sans dormir, tellement j'avais peur de mourir d'un cancer du poumon. Et voilà que j'ai un cancer de l'estomac. Que de temps perdu à m'angoisser ! » « Comme si ma vie était sans accidents », dit le narrateur qui croit cependant que son existence va « se briser » parce que son divorce en est l'horizon. Les époques se mêlent tout au long du roman, mais avec une clarté qui empêche le lecteur d'en être déconcerté, parce que l'intrigue est constituée de la relation du narrateur avec sa mère et que, naturellement, ça remonte loin et ne s'arrête jamais. Quand ce narrateur, qui a l'âge de l'auteur, est jeune homme (le mot « adulte » semblera toujours une « exagération » à sa mère quand il lui faudra définir son fils) et a son poster de Mao à côté de celui de Bob Dylan, il est communiste. « Mon discours n'était pas mauvais, mais je n'ai pas pu m'empêcher de ressentir une gêne, comme si la classe ouvrière dont je parlais n'était pas tout à fait celle dont ma mère et mon père faisaient quotidiennement partie. Certes, elle y ressemblait, mais elle était de nature différente et n'appartenait pas au même univers. » Comment partager son univers avec sa mère ? Comment trouver une nature semblable d'existence à travers les générations ?

« J'ai sorti les rames de l'eau. Le lac était paisible, le chalet était paisible sur son rocher au fond de la crique, la fumée montait paisiblement de la cheminée, et il paraissait inimaginable que tant de beauté puisse se réduire en poussière et sombrer dans le néant. » Comment lutter contre le courant pour faire sortir de son lit « le fleuve du temps » ? Il arrive au narrateur de filer une telle métaphore, quand il prépare son intervention à une cérémonie familiale en l'honneur de sa mère. Il a le Rio Grande en tête, « comme c'est difficile de passer d'une rive à l'autre, des États-Unis au Mexique ». Il met sur pied son coup d'éloquence: « Puis j'allais lui annoncer la bonne nouvelle : tu sais maman, le fleuve s'est asséché. C'est une énorme surprise, les experts n'en reviennent pas, ce n'est plus qu'une flaque d'eau qu'on peut franchir sans problème [...]. Et du coup, rien n'est irréparable ; nous allons quitter chacun sa rive et nous retrouver à mi-chemin. Peut-être aurons-nous les pieds un peu mouillés, mais ce n'est pas grave. » Sauf qu'un fleuve alcoolisé coule dans la gorge d'Arvid, entravant le bon déroulement de son discours.

Les personnages évoquent de nombreux artistes et œuvres d'art tout au long du roman, Edvard Munch et son musée, *Casablanca* et *Grand Prix*, William Faulkner et *Absalon ! Absalon !* (roman jugé coriace). Par antinazisme, le narrateur jeune garde ses distances avec la littérature allemande. Sa mère l'encourage pourtant à lire *Arc de triomphe*, d'Erich Maria Remarque. « C'est un beau livre. Un peu sentimental, peut-être, mais à ton âge il te plaira. » Et le narrateur n'est pas énervé par cette remarque, lit le livre qui lui fait « un effet bœuf, jeune comme j'étais ». Un sentiment, c'est comme un événement : on ne se rend pas forcément compte qu'il est survenu, qu'il est là. Le narrateur qui ne cesse de vouloir se différencier de son père est à un moment contraint d'enfiler comme vêtements de rechange ceux de son géniteur. « C'est ce que je pensais, a dit ma mère. C'est exactement ta taille. » Comment éviter d'être un *boat people* sur le fleuve maudit du temps ? Quand le narrateur était petit, un homme était passé devant la famille réunie sur la plage et avait dit à sa mère au sujet de cet enfant perdu parmi ses frères : « Comme c'est généreux de permettre à un petit réfugié de passer des vacances au sein de votre famille. »

Per Petterson, *Maudit soit le fleuve du temps*. Traduit du norvégien par Terje Sinding. Gallimard, « Du monde entier », 236 p., 18,50 €

« **Petterson, un refus digne de ce non** », Mathieu Lindon, [Libération](#), 22 octobre 2014

Je refuse est un titre singulier qui trouve son explication peu à peu. Un homme de 54 ans est face à un homme de 75 qui l'a beaucoup aidé dans sa vie et qui va mourir. « - Mais tu peux refuser, ai-je dit./ Il a de nouveau tourné la tête vers moi ./ - On ne peut pas refuser de mourir, mon ami./ - Bien sûr que tu le peux. » Mais non. Après l'enterrement : « Il avait refusé de toutes ses forces, mais cela n'avait pas suffi. » Plus loin dans le texte, le même personnage face à son père réapparu, à leurs secrets et leurs souvenirs. « Comme si c'était un bien que nous possédions en commun, lui et moi, quelque chose d'intime et de violent, un lien occulte et brûlant qui nous unissait. Un lien du sang./ C'est alors que je me suis levé. La paix, non, me suis-je dit. Un lien entre nous, certainement pas. Je refuse. »

Je refuse est - après *Jusqu'en Sibérie* et *Dans le sillage* (Circé) et *Pas facile de voler des chevaux* et *Maudit soit le fleuve du temps* (Gallimard) - le cinquième roman traduit en français de Per Petterson, né à Oslo en 1952. Deux amis d'enfance ont été séparés à 18 ans et se recroisent par hasard quelques décennies plus tard. Quel lien demeure entre eux, accepté ou refusé ? Le livre est constitué de petits chapitres qui portent le nom de leur narrateur et de la période où ils se déroulent, entre 1962 et 2006. Ils ressuscitent mille souvenirs, mille secrets, mille bizarreries. Un narrateur avec sa sœur, dans une vie familiale compliquée : « Elle avait douze ans, j'en avais treize et demi, bientôt quatorze. Nous étions plus vieux que ça. » Le même narrateur à propos du personnage qui n'aura pas réussi à refuser de mourir et qui parle aux enfants comme il parle aux adultes : « De son temps, la jeunesse, ça n'existait pas. » C'est très difficile de savoir ce qui est naturel. « Willy avait deux parents. Plus jeunes, Jim et Tommy avaient trouvé cela original, du moins de cette façon chronique. » Et comment faire avec les sentiments et leur expression ? « Puis j'ai ouvert la porte et je me suis retrouvé sur le palier. J'ai senti sur mon visage que je souriais toujours, et alors j'ai cessé » « Le temps était-il un sac dans lequel on pouvait enfouir tout ce qu'on voulait ? » Ça expliquerait que tant de choses n'aient pas d'explication, ou si peu. Pourquoi faut-il qu'une amitié se liquéfie quand la glace se consolide ?

Les chapitres portent une date dans leur titre parce que rien n'arrive à être vraiment « synchrone ». Il y a les personnages qui l'ont été entre eux et ne le sont plus. Il peut même naître « un froid » entre deux personnes qui se connaissent depuis cinq minutes. Ce qu'on appelle la logique est propre à chacun, sans signification universelle. Un pêcheur a dû s'interrompre pour répondre au narrateur de son chapitre. « Puis il se tourna de nouveau vers le parapet et se mit à tirer énergiquement sur sa ligne. Pour rattraper le temps perdu, sans doute. » Un autre personnage : « Puis il commença à beurrer des tranches de pain. Trépignant d'impatience, il tenta d'accélérer la cuisson des œufs par la seule force de sa volonté. » Plus loin : « Il ne dormait pas. Il n'était pas non plus réveillé ; il rêvait, mais de quoi ? Un rêve pouvait-il être vide ? Pouvait-il n'être qu'une couleur ? Alors le sien devait être violet. »

Le secret de la vie est-il dans les gaufres, celles que le frère et la sœur étaient contraints de se faire eux-mêmes, enfants, et qui induisaient un tel « sentiment de sécurité » ? Plus tard, la sœur remercie un pasteur pour lui en avoir offert. « Et alors il a eu cette réplique : Les gaufres et les enfants appartiennent au royaume des Cieux. C'était une réplique étrange, mais amusante aussi, et belle ; ce pasteur est un homme bien, ai-je pensé, il a un esprit chrétien. » Et le roman s'achève quinze lignes plus tard.

Une femme quitte son mari, ou une mère abandonne ses enfants, et part avec « une toute petite valise » pour monter sur un bateau où elle tombe d'abord sur un steward. « Bien, pensa-t-il, c'est tout ce qu'elle possède. Elle n'a donc rien d'autre, rien qu'elle aurait laissé derrière elle quelque part ? Et ce qui n'est pas à elle, c'est quoi ? Peut-on le mesurer ? Cela représente combien ? » Combien de valises faudrait-il pour contenir, pour représenter un être humain vivant ? Cette femme ne risque-t-elle pas de contaminer tout l'équipage, leur rappelant « que leur vie pouvait s'arrêter du jour au lendemain, que tout ce qu'ils savaient allait disparaître avec eux ».

A propos du jour où les deux amis se séparent concrètement parce que l'un déménage et tout le désordre du monde est là : « La neige avait commencé à fondre, et les anémones étaient en fleur. C'était le printemps, l'été et l'hiver, toutes les saisons en même temps. Tommy resta un instant sans bouger. Puis il retourna à l'intérieur et referma la porte derrière lui. Dans les guerres aussi, les gens meurent, pensa-t-il. Ils sont là, et pan ! ils disparaissent. » *Je refuse* raconte la vie concrète : ce qu'on obtient et ce qui nous est refusé.

Per Petterson, *Je refuse*. Traduit du norvégien par Terje Sinding. Gallimard, « Du monde entier », 270 pp., 19,50 €.

« **Quels sont les trois livres que vous emporteriez sur une île déserte ?** », *Le Nouvel Observateur*, avril 2015, repris dans *Bibliothèque idéale du naufragé*, Françoise Armanet, Flammarion, 2015

1. *Anna Karénine* : ce fut l'une de mes premières lectures « adultes ». Je suis passé plus ou moins directement du *Club des Cinq* et des *Frères Hardy* à ce merveilleux roman de Tolstoï. Mon père l'avait dans sa bibliothèque, aux côtés de bien d'autres classiques. Je n'ai jamais compris pourquoi il possédait un meuble aussi beau, lui qui n'ouvrait jamais ces livres ; lorsqu'il lisait, il lisait des romans de gare. Ma mère n'y touchait pas non plus, ni mes frères. En fait, personne de ma connaissance ne les avait lus. *Anna Karénine* est devenu mon livre secret. Je le possède en traduction norvégienne, en traduction danoise, et dans deux traductions anglaises. Comment une œuvre pouvait-elle être si pleine de vie, de passion, d'« idées », de « trucs » ! Je ne m'en suis jamais remis. Je l'ai relu plusieurs fois, mais cela commence à dater, et je suis prêt à m'y replonger. C'est un gros livre, qui me tiendra occupé au moins une semaine sur mon île déserte.

2- *Mémoires d'une jeune fille rangée* : je suis tombé par hasard sur ce premier volume de l'autobiographie de Simone de Beauvoir, en traduction suédoise, à la bibliothèque municipale. C'était une toute petite bibliothèque d'un quartier ouvrier, et je me demande vraiment comment ce livre y avait échoué. C'est le titre, je crois, qui a attiré mon attention. J'ai vu sur la fiche scotchée en troisième de couverture que personne ne l'avait emprunté avant moi. Je devais avoir seize ou dix-sept ans. Je venais de laisser tomber le lycée — à cet âge, j'étais trop timide pour y aller. Ce livre m'a estomaqué. Cela reste un mystère pour moi. Je n'avais jamais entendu parler de cette femme, je ne connaissais aucun des noms ou des endroits qu'elle mentionnait, je n'avais jamais été exposé à ses idées, et je n'avais lu que très peu des livres qu'elle citait. Je ne savais pas qu'elle était la compagne de Sartre. Si je l'avais su, je ne l'aurais sans doute pas lue. Mais ce livre m'a ouvert le monde. Je me suis procuré les deux volumes suivants dans l'édition anglaise Penguin, et on voit bien à leur état défraîchi que je les ai lus plus d'une fois, surtout le premier. Tous sont enfin disponibles en traduction norvégienne, et je viens d'avoir soixante-deux ans, alors il est temps de m'y remettre !

3. *Afrique* de Karen Blixen : le premier livre que j'ai lu de Karen Blixen (alias Isak Dinesen), c'était bien sûr *La Ferme africaine*, ce livre merveilleux. Puis j'ai lu ses *Contes d'hiver*, puis ses autres nouvelles. Il y a quelques années, j'ai lu le recueil en un volume de ses *Lettres d'Afrique*. J'ai adoré : quelle épistolière, waouh ! Ça été une expérience passionnante et émotionnellement intense. Et voilà que vient de paraître une nouvelle édition, *Karen Blixen en Afrique* : trois volumes de correspondance, plus un volume d'index, de notes et d'appareil critique. Je ne l'ai pas encore commencé, mais, si j'ai le droit de l'emporter sur l'île déserte, j'ai hâte de partir.